

Discours 3

Frères et pères, en mémoire des prescriptions que Dieu nous a données ces termes : «Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés,» ne vous préoccupez absolument pas de la vie d'autrui, mais plutôt faites ce que les prêtres nous disent de faire, et ne faites pas d'après leurs oeuvres, comme vous l'avez entendu dire. Pour cette raison obéissez-moi comme des serviteurs du Christ, à moi indigne, et, passant sur ma pusillanimité et ma négligence, n'ayez souci, je vous prie, que de vos âmes, et hâtez-vous sans retard d'exécuter les commandements de Dieu. Ne murmurez pas contre le pauvre homme que je suis, comme si ce n'était qu'une fois dans l'année qu'on vous fait lever au milieu de la nuit; mais, au souvenir de celui qui a dit : «Au milieu de la nuit je me levais pour te confesser, au sujet des arrêts de la justice,» rendez plutôt grâce à Dieu et à celui qui vous a tirés du sommeil pour glorifiez Dieu, réjouissez-vous et exultez d'avoir été jugés dignes, avec les saints anges, de chanter des hymnes à Dieu. Car celui qu'impatiente l'office accoutumé, qu'irrite et accable la longueur des hymnes que l'on y fait monter, celui-là, en vérité, ne sait pas combien les paroles de Dieu sont douces dans le gosier de ceux qui l'aiment, plus que le miel et le rayon d'abeille dans la bouche de ceux qui le connaissent; mais il n'est que chair et sa façon de penser est charnelle et sa sensibilité plus charnelle encore; il ne peut goûter spirituellement aux bienfaits que nous avons reçus de Dieu, mais tout ce qui est selon Dieu lui paraît amer. Il n'a pas l'expérience du mot : «Goûtez et voyez que le Seigneur est doux;» or, qui n'en a pas la claire expérience est clairement étranger à la charité et à la douceur du Christ, et celui qui y est étranger et en ignore le goût – hélas, malheur à moi qui ai l'ordre de faire mien ce qui m'est étranger ! – est ennemi de Dieu, est en dehors du royaume des cieux. En effet quel autre espoir aura-t-il, dis-moi, quel autre amour étreindra-t-il, quelle autre consolation trouvera-t-il soit ici-bas, soit après la mort ? Quant à celui qui contredit, se lamente, maudit ceux qui le font lever pour l'hymne divin et la glorification de Dieu, quelle défense trouvera-t-il au jour du jugement, ainsi devenu un scandale pour sa perdition et celle d'autrui ?

Croyez-moi, mes pères et frères spirituels, chaque fois que j'entends dire cela ou que je vois l'un de vous souffrir pour ces raisons, telle est l'affliction qui m'envahit et me mord le coeur qu'il me semble être déjà livré moi-même au châtement, je ne ressens plus aucune autre joie ou monde, je renonce à la vie même, et je pleure et je gémiss comme si j'étais déjà condamné, puisque mes exhortations ne sont pas entendues, mes blâmes sont rejetés, mes critiques haïes, mes corrections à leur tour corrigées, et moi-même chassé comme un ennemi, puisque tout ce que je fais ne peut me valoir le repos. Je me propose de m'arrêter et de ne regarder que mes propres maux; mais chaque fois que je décide de m'en tenir là, alors mon coeur s'allume comme un feu, et me voilà de nouveau, pauvre que je suis, enfermé dans le même cercle, ne ressentant pas moins de douleur de vos blessures que chacun ne souffre de ses propres plaies. C'est pour vous que je brûle et je trouve la vie invivable ! L'étonnement me prend : Comment en sommes-nous arrivés à un tel enténébrement, comment agissons-nous en tout contre nos âmes, et tandis que nous nous égorgons, comment donnons-nous des ruades comme si nous étions vivants, comment nous réjouissons-nous de nous enchaîner nous-mêmes par nos péchés et attaquons-nous à belles dents ceux qui nous ôtent de telles chaînes ? Oui, que quelqu'un nous empêche d'accomplir quoi que ce soit contre nos âmes, comme des chiens furieux nous lui aboyons après et le couvrons de reproches, sans avoir de cesse que nous n'ayons fait cette action et perdu nos âmes. Bien plus, prenant l'habitude de violer ainsi la loi, nous devenons mauvais, pour ainsi dire, par nature, nous ne voulons même plus nous redresser. Nous avons fait profession d'être moines et nous nous sommes rendus plus mauvais que les gens du monde. Nous nous sommes engagés à avoir faim, à avoir soif, à endurer, et pour un simple morceau de pain, nous ne rougissons pas de faire entendre disputes et imprécations, – peut-être même pour un morceau que nous réclamons en dehors du temps fixé pour le repas. Nous sommes venus pour renoncer à tous ceux (que nous aimions) dans le monde, je veux dire parents, frères et amis, et au contraire nous les nourrissons de plus belle avec le pain du monastère. Nous avons fui le monde comme un ennemi, et nous aimons les gens du monde et les choses du monde, plus que le Christ en personne.

Dis-moi, je te le demande, frère, croyais-tu qu'il y a un jugement, une résurrection et une rétribution pour les actes de la vie, quand tu vins au monastère ? Confessais-tu qu'il y a un Dieu, qui doit rendre à chacun selon ses oeuvres ? Ou ne pensais-tu à rien de tout cela dans ton coeur ? Est-ce pour garder les vœux que tu as voués et engagés au Christ devant de nombreux témoins que tu es venu ? Ou bien est-ce par feinte que tu as réclamé ton admission pour te lier avec la fraternité et saisi l'occasion de devenir un membre de l'Église, tandis que tout le plan que tu avais en tête, c'était de ne jamais manquer de quoi manger à ta faim et à la mesure de ta

gourmandise, et de mener une vie sans souci et sans peine ? Dans le premier cas, tu es donc entré pour devenir le serviteur du Christ et notre frère : eh bien, garde, je t'en prie, ses commandements, aies à coeur de le servir avec ferveur pour apparaître par tes oeuvres comme un véritable chrétien et devenir notre frère en l'amour de Dieu notre pareil en tout; endure en même temps que nous comme un bon soldat, pour être couronné et glorifié en même temps, goûtant le bonheur de l'éternelle gloire. Dans le cas contraire, si c'est par pure feinte que tu es venu recevoir la tonsure et te faire moine, sans autre idée, en fait, que de manger et de boire avec les autres, trouvant tout ce qu'il te faudrait – te disais-tu – tout préparé d'avance, alors, écoute et je te dirai ce qui va t'arriver : d'abord, et c'est le plus grave, sache que tu n'as été ni réconcilié avec Dieu ni introduit dans sa familiarité, mais que, pour lui, tu es compté comme un ennemi et un traître et comment ne seras-tu pas un traître, calculant une chose dans ton coeur et faisant profession d'une autre devant tous, croyant tromper le Dieu infallible ? C'est lui qui commande à tous en propres termes : «Ne vous faites pas de souci pour le lendemain, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez ou de quoi vous vous habillerez» – et toi si tu as été tonsuré, c'est seulement pour être frère et avoir ta part des propriétés et des ressources que peut-être, restant dans le monde, tu n'aurais pas possédées. L'Apôtre nous adresse cette exhortation : «Ayant de quoi nous nourrir et nous abriter, avec cela nous serons contents,» – et toi, sans même te contenter de ce qui t'est absolument nécessaire tu voles et dérobes les biens du monastère. Pour tout ce qui regarde le plaisir du corps et ses aises, tu prétends être un frère comme les autres, sans distinction, et tu réclames par dessus le marché l'égalité avec ceux qui se fatiguent à l'oeuvre du Seigneur; mais, pour les jeûnes, les veilles et les macérations corporelles, sans compter l'affliction ou la prière ininterrompue, les nuits passés debout, les psalmodies et les hymnes spirituels, si tu vois quelques frères s'y exercer généreusement et courir de toute leur âme et de toute leur volonté, tu te dis étranger, incapable d'en faire autant : bien plus, en te cachant au lieu de paraître à l'office, tu crois faire un gain. Quel excès d'enténébrement, d'ignorance, d'égarement dans tes pensées ! Et il y a plus grave encore : une simple trace d'épreuve apparaît-elle à tes yeux, le supérieur pour faire l'essai (de tes forces) te cause-t-il un léger chagrin, alors tu renies jusqu'à ton habit, comme j'ai entendu dire à beaucoup : «Suis-je donc venu pour me faire le serviteur de quelqu'un, suis-je ici pour être insulté ?» Oh quelle démençe !

N'es-tu pas venu lutter contre les ennemis invisibles ? Si tu es ici, n'est-ce pas pour entreprendre la guerre contre les passions ? Pour quelle raison as-tu voulu être enrôlé et prendre rang parmi les soldats du Christ ? était-ce pour recevoir même ration et même solde qu'eux, et rester à table comme ceux qui sur la scène se livrent à la bonne chère et à l'ivresse ? Si jamais tu fais ce calcul, malheur à toi au jour du jugement, quand le Christ viendra pour rendre à chacun selon ses oeuvres, quand il demandera compte, aux moines qui se sont engagés envers lui devant de nombreux témoins, des engagements qu'ils ont promis de réaliser et de garder, en face de son saint autel et de ses saints anges ! A quelle question en effet avons-nous à répondre ? N'est-ce pas à celle-ci : pourquoi nous nous sommes avancés vers le saint autel et cette sainte assemblée, désireux d'embrasser la vie monastique et l'existence angélique ? Et à cette question, quelle est notre réponse ? N'est-ce pas : «Oui, révérend père ?» Mais là-dessus, que nous dit le prêtre ? «Connaissez, frères, qu'en tant que vous êtes venus pour être comptés au nombre des serviteurs du Christ Roi, vous vous êtes préparés aux épreuves. Sachez-le bien en effet, à partir de maintenant surtout, l'ennemi va mettre en oeuvre contre vous toutes ses ruses. Il vous faut donc avoir faim, soir, froid, être méprisés et couverts de crachats, giflés et moqués, et supporter toute espèce de chagrin selon Dieu.» A cela, que répondons-nous donc ? « Souffrir et supporter tout cela,» n'est-ce pas là ce que nous promettons ? Et ces mots : «Oui, révérend père,» ne les répétons-nous pas à toutes les questions sur les souffrances à supporter ? Observer la continence, les veilles, les prières, l'obéissance jusqu'à la mort au supérieur et à toute la communauté, n'est-ce pu ce que nous professons devant Dieu et ses anges ? Et maintenant – comme s'il n'y avait personne pour nous demander compte des voeux que nous avons voués – voilà dans quelles dispositions nous sommes : vivant sans aucune crainte de Dieu mais dans le mépris de ses commandements, nous ne nous rebiffons pas seulement contre le reste de la communauté, mais contre nos supérieurs, murmurant, contredisant, maudissant, nous relâchant et faisant tout ce que Dieu hait, tout ce qui perd nos âmes dans la géhenne de feu.

Où (et quand) au grand jamais, a-t-on entendu parler d'un tel trait de ruse ? Quel est le démon qui inventera pire moyen de perdre nos âmes ? Ou plutôt, qu'iront bien méditer ou rêver de plus, contre nous, les démons ? Car, lorsqu'ils nous voient dominés par la volonté de la chair, aux yeux des démons nous portons déjà sur nous la mort. Et que cherchent-ils d'autre en se mettant en campagne contre nous ? Car toute la guerre que les démons nous font ne va qu'à ce

but : rendre étrangers à la gloire de Dieu et à la grâce de l'Esprit saint ceux qui leur obéissent. Mais nous, dès avant leur attaque, à ce que je vois, nous nous sommes nous-mêmes frustrés d'un tel don en abandonnant les commandements de Dieu, sans jamais montrer la moindre ardeur pour le chercher de toute notre âme. Si en effet nous le cherchions, nous ne vivrions pas dans cette nonchalance et cette insouciance. Si nous nous préoccupions des choses du ciel, nous ne dépenserions pas autant de soin pour les choses de la terre. Si nous réfléchissions aux choses impérissables, nous ne serions pas béants après des choses fluentes et périssables. Si nous visions les choses éternelles, nous poursuivrions moins les choses transitoires. Si nous aimions Dieu, nous ne nous détournerions pas ainsi de ceux qui nous guident vers lui. Si nous cherchions à acquérir les vertus, nous n'aurions pas de répulsion pour les maîtres des vertus. Si nous embrassions avec joie le jeûne, jamais nous ne murmurerions à cause du manque de nourriture ou de boisson. Si nous luttions pour nous rendre maîtres de nos passions, nous ne nous abandonnerions pas sans frein aux plaisirs. Si nous avons une foi droite et ferme, nous n'accomplirions pas les oeuvres des infidèles. Si nous avons la crainte de Dieu dans nos coeurs, nous ne nous opposerions pas à ses authentiques serviteurs à propos de toute vertu agréable à Dieu. Si nous possédions l'humilité, nous ne nous dresserions pas contre les serviteurs de Dieu. Si nous avons été jugés dignes d'acquérir la charité véritable, nous aurions la connaissance de Dieu, et ce ne serait pas seulement la correction, mais les mépris, les coups, les injustices, les insultes, toute épreuve et toute tribulation, que nous aurions voulu supporter généreusement à cause du Christ.

Mais, en réalité, tel est l'empire que les passions ont pris sur nous, tels l'enténébrement et l'ignorance où nous nous trouvons, que nous ne sentons pas dans quel état nous sommes, que nous ne savons pas que nous agissons mal. Pour cette raison, si quelqu'un nous fait une remarque au sujet de quelque péché, nous répondons comme si nous n'avions jamais entendu les Écritures des chrétiens : «Est-ce que c'est bien un péché, cette action ? En vertu de quoi et à cause de quoi la compte-t-on comme péché ? C'est sans raison que certains l'appellent péché. Pourvu seulement que nous nous soyons gardés des choses plus graves : Dieu ne va pas montrer tant de sévérité pour de si petites choses.» Et qui parle ainsi ? Des moines, des moines qui ont renouvelé envers Dieu la profession et le voeu, qui portent la robe en signe de vertu et leur nom comme un titre de sainteté, qui ont promis au Christ de rejeter le monde et les choses du monde, qui ont fait profession de quitter parents et amis, qui ont promis de se soumettre à leur père spirituel comme à Dieu, qui se sont engagés à une exacte et minutieuse ascèse, jusqu'à (réprimer) un regard ou une parole vaine : pour eux, jalouser, injurier, murmurer, contredire, mentir vivre à sa guise, faire des serments, dérober en cachette quelque chose du monastère, ou même le donner à un autre sans la volonté du supérieur, ce n'est pas un péché ! Ou encore, traiter d'une mauvaise façon les affaires qui leur sont confiées, par exemple y agir en quelque point avec un attachement passionné, avec passion, avec tromperie, par jalousie, sans conscience, en affairistes, cela non plus, à leur avis, n'enferme aucun péché !

Tu ne frémis pas, homme, en entendant Dieu te dire chaque jour, par toute la divine Écriture : «Qu'il ne sorte pas de votre bouche une parole mauvaise. Oui, en vérité, je vous le dis, et pour une parole vaine vous aurez à répondre, et pour de l'eau fraîche vous recevrez une rétribution ?» N'entends-tu pas que Dieu est le juge des pensées mêmes et des réflexions du coeur ? Que dit-il en effet ? «Qui regarde une femme pour la désirer a déjà commis l'adultère avec elle dans son coeur.» Vois-tu comment est jugé adultère celui qui regarde avec désir le visage de quelqu'un ? Sache également et sois-en sûr, ô homme, de la même façon celui qui est dominé par le désir des richesses est jugé avare, ne posséderait-il rien du tout d'autre; celui qui convoite beaucoup de plus de grand prix est gourmand, même si, faute de mieux, il se nourrit de pain sec et d'eau; impur est celui qui s'arrête et s'attache à des imaginations qui le souillent, n'aurait-il jamais contemplé un visage humain. Ainsi encore celui qui dit en son coeur : «Ceci a été mal fait, cela est arrivé tout de travers» et : «A cause de quoi telle ou telle chose est-elle arrivée ? et cela, pourquoi donc n'est-ce pas arrivé ?» – qu'il ne s'y trompe pas, il est un médisant et sera jugé comme coupable de mauvais jugement, même s'il n'a pas proféré une parole de sa bouche, même si personne n'a entendu sa voix.

No vous trompez pas, mes frères, Dieu est ami des hommes, miséricordieux et compatissant, et pour moi j'en témoigne et je le confesse, et c'est par sa compassion que j'ai confiance d'être sauvé. Mais sachez cependant qu'à ceux qui ne se repentent pas et ne gardent pas ses commandements avec toute leur exactitude et en grande crainte, cela ne servira à rien, au contraire il les punira d'une façon pire que les nations infidèles et non baptisées. Ne vous trompez pas, ô mes frères, qu'il n'y ait pas de péché qui vous paraisse petit et que, sous prétexte qu'il ne cause pas un tel dommage à notre âme, nous traiterions par le mépris : entre un petit

péché et un grand, les serviteurs reconnaissants ne font pas la différence et, n'auraient-ils succombé qu'en regard, ou en pensée, ou en parole, ils sont dans les dispositions de quelqu'un qui a déchu de la charité de Dieu, et je suis convaincu que c'est vrai. Quiconque en effet forme la moindre réflexion en dehors de la volonté de Dieu, et ne s'est pas, refoulant l'assaut de l'imagination, repenti sur-le-champ, mais a accueilli et retenu cette pensée, cela lui est compté comme un péché, et même s'il ignore que c'est mal, c'est compté. Car, une fois venue la Loi, c'est-à-dire l'enseignement des saintes Écritures, le mal qui était enfermé dans l'ignorance a repris vie et le péché s'est découvert présent en moi, et moi je suis devenu mort et étranger au bien.

Aussi bien devons-nous discerner avec soin les pensées qui nous surviennent et leur opposer les témoignages (tirés) des Écritures divinement inspirées et (empruntés) à l'enseignement des saints pères spirituels. Et si nous trouvons ces pensées en harmonie et en correspondance avec ces témoignages, nous devons les retenir de toutes nos forces et, pleins de confiance, les mettre à exécution; mais, si elles ne sont pas en accord avec la parole de vérité, les rejeter loin de nous en grande colère, comme il est écrit : «Mettez-vous en colère, et ne péchez point.» Car, non moins qu'une souillure et un aiguillon de mort, il faut fuir l'assaut intérieur des pensées passionnées. Nous avons donc besoin de beaucoup de sobriété, de beaucoup de zèle, de beaucoup scruter les divines Écritures. Car, l'avantage qu'elles nous procurent, le Sauveur le montrait en ces termes : «Scrutez les Écritures.» Scrutez, et avec beaucoup d'exactitude et de foi conservez ce qu'elles disent, et ainsi, sachant exactement par les divines Écritures la volonté de Dieu, vous pourrez sans broncher discerner le bon du mauvais, au lieu de prêter l'oreille à tout esprit et d'être ballottés par des pensées nocives. Soyez assurés, mes frères, que rien n'est aussi favorable à notre salut que de suivre les divines prescriptions du Sauveur. Néanmoins, il nous faut beaucoup de larmes, beaucoup de crainte, beaucoup de patience et de prière insistante, pour que nous soit révélée la portée d'un seul mot du Maître, et qu'ainsi nous connaissions le grand mystère caché dans les moindres paroles et que nous exposions nos vies, jusqu'à la mort, pour un seul trait des commandements de Dieu. Car la parole de Dieu est comme un glaive à deux tranchants, taillant et séparant l'âme de toute convoitise et sensation corporelle; plus que cela, elle devient comme un feu brûlant, en excitant l'ardeur de notre âme et en nous faisant mépriser toutes les tristesses de la vie, regarder comme une joie toute épreuve qui survient et, dans la mort, redoutable aux autres hommes, désirer et embrasser la vie et le moyen d'obtenir la vie.

C'est pourquoi je vous prie, dégrisons-nous enfin mes frères et en nous excitant mutuellement avec des paroles d'encouragement à l'émulation et à l'imitation du bien, courons avec zèle, hâtons-nous avec ardeur et avec une ardeur brûlante. Séparons-nous du monde par le détachement des passions, unissons-nous par l'humilité aux saints de toujours. Dépouillons le vieil homme en retranchant cette volonté de terre et en mortifiant ces sentiments de boue, revêtons le nouvel Adam, Jésus Christ, par la prière pure et immatérielle, en nous nettoyant par nos larmes continuelles. Heure par heure et jour par jour, travaillons à nous renouveler par le repentir, afin d'apprendre à guerroyer et à lutter avec les ennemis sans cesse en guerre contre nous, les démons. En effet, celui qui, au moment de la guerre, ne s'est pas encore procuré les dites armes ne peut tenir bon, il reçoit blessure sur blessure : dénué de ces armes, il ne saurait vivre en paix et en liberté, car il n'en va pas des guerres et des armes extérieures comme de la guerre qui est au dedans de nous, mais celle-ci est bien plus terrifiante. En effet, des hommes qui combattent contre d'autres hommes, tantôt guerroyant avec leurs armes, tantôt se retirent, s'arrêtent, jettent leur équipement, goûtent le sommeil et la nourriture, en toute sécurité; souvent ils se retranchent derrière une enceinte et se relayent pour monter la garde. C'est pourquoi celui qui prend la fuite est sauvé; et, même pris, peut-être n'est-il pas mis à mort, mais, ayant changé sa liberté pour une éclatante servitude, il a gagné plus de renommée et davantage de richesse. Mais ici, il n'en va pas de même : continuelle est la guerre, et continuellement il est nécessaire, pour les soldats du Christ, d'être ceints de leurs armes. Ni la nuit, ni le jour, ni un seul instant, en effet, cette guerre ne connaît d'interruption, mais que nous mangions, que nous buvions, que nous dormions, quoi que nous lassions, nous sommes au fort du combat. Nos ennemis, en effet, sont incorporels, ils nous font éternellement face même s'ils nous restent invisibles, et surveillent avec attention où ils pourraient trouver en nous un membre sans protection pour y planter leurs traits et nous mettre à mort. Et il n'est personne qui puisse se protéger par des remparts sensibles et des retranchements, se cacher même une heure, respirer un peu à part soi, ou trouver son salut dans la fuite; on ne peut non plus faire cette guerre à tour de rôle, mais à tous les hommes, de toute nécessité, s'impose de guerroyer dans cette guerre; nul ne peut éviter l'alternative : vaincre et vivre, ou être frappé et mourir.

La plaie mortelle, c'est tout péché sans repentir et sans aveu, et de tomber dans le désespoir; chose qui dépend de notre liberté et de notre volonté. Si en effet nous-mêmes ne nous abandonnons pas à la fosse de l'insouciance et du désespoir, les démons ne pourront rien, rien du tout, contre nous : mais même une fois frappés, si nous le voulons, par un repentir fervent nous devenons plus courageux et plus expérimentés. Car, après la blessure et la mort, seuls les plus vaillants et les vrais courageux se relèvent et recommencent à guerroyer, ce qui est de grand mérite et bien digne d'admiration : puisque nous garder sans blessure, cela ne dépend pas de nous, mais être immortels ou mortels, cela dépend de nous. En effet, si nous ne désespérons pas, nous ne mourrons pas, la mort n'aura pas sur nous d'empire, mais nous serons toujours puissants, en nous réfugiant dans le repentir auprès de notre Dieu, le tout-puissant, l'ami de l'homme.

C'est pourquoi je m'encourage moi-même, et vous tous avec moi, à montrer par nos bonnes actions tout notre zèle et tout notre courage dans la patience et l'endurance, afin que cheminant par tous les commandements et les prescriptions du Christ, dans l'ardeur de notre âme, nous parvenions aux demeures éternelles, sous la conduite de l'Esprit, et soyons jugés dignes de nous tenir devant l'unique et indivisible Trinité et de l'adorer dans ce même Christ, notre Dieu; à lui la gloire et la puissance dans les siècles des siècles. Amen.